

TIMOTHY BROOK

Le prix de l'effondrement

Le petit âge glaciaire et la chute de la Chine des Ming

PAYOT

Comment le changement climatique a entraîné l'effondrement d'un des plus puissants empires de l'Histoire

En 1644, à la suite de près de trois siècles de stabilité et de prospérité, la dynastie Ming s'écroule. On attribue en général sa chute au chaos politique, à une gestion incompétente et à l'invasion de la Chine par les Mandchous. Timothy Brook propose ici une approche entièrement novatrice selon laquelle le changement climatique sonna le glas de la domination des Ming.

L'hémisphère Nord connaît alors au milieu du XVIIe siècle la phase la plus meurtrière du petit âge glaciaire. Endurant le froid, les pluies diluviennes puis la sécheresse, les Chinois ordinaires peinent à survivre. Grâce à leurs journaux intimes, l'auteur brosse un portrait saisissant d'une population en proie à la famine, confrontée à une hausse des prix inexorable. Fragilisé par sa dépendance commerciale vis-à-vis de l'étranger, qui inonde la Chine d'argent extrait des mines du Japon et de l'Empire espagnol en échange de ses soieries et porcelaines, le régime politique ne tarde pas à s'effondrer.

Un essai magistral où les questions d'inflation, d'interventionnisme de l'État et de mondialisation entrent en résonance étroite avec nos préoccupations actuelles.

Éminent sinologue et pionnier de l'histoire globale, Timothy Brook (né en 1951) vit sur les rivages canadiens du Pacifique. Professeur émérite à l'université de Colombie-Britannique (Vancouver), il se consacre avec passion à l'écriture. Les Éditions Payot ont publié quatre de ses livres, dont *Le Chapeau de Vermeer*, devenu un classique.

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PAYOT

Le Chapeau de Vermeer. Le XVIIe siècle à l'aube de la mondialisation, 2010 (PBP n° 875, 2012). Titre original : *Vermeer's Hat. The Seventeenth Century and the Dawn of the Global World.*

Sous l'œil des dragons. La Chine des dynasties Yuan et Ming, 2012. Titre original : *The Troubled Empire. China in the Yuan and Ming Dynasties.*

La Carte perdue de John Selden. Sur la route des épices en mer de Chine, 2015 (PBP n° 1027, 2016). Titre original : *Mr Selden's Map of China. The Spice Trade, a Lost Chart & the South China Sea.*

Le Léopard de Kubilai Khan. Une histoire mondiale de la Chine, 2019 (PBP n° 1151, 2021). Titre original : *Great State. China and the World.*

Timothy Brook

LE PRIX DE L'EFFONDREMENT

Le petit âge glaciaire et la chute de la Chine des Ming

Traduit de l'anglais (Canada)
par Odile Demange

HISTOIRE PAYOT

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection Le monde à portée d'histoire
dirigée par Sophie Bajard

Couverture : Artiste anonyme, *Les souffrances du peuple durant une famine* au XIe siècle, © Granger/Bridgeman Images.

TITRE ORIGINAL :
The Price of Collapse.
The Little Ice Age and the Fall of Ming China
Oxford, Princeton University Press, 2023

© 2023 by Timothy Brook
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2024
pour la traduction française

Licensed by Princeton University Press, Princeton New Jersey, U.S.A., in conjunction with their duly appointed agent, Marotte et Compagnie, agence littéraire.
All rights reserved

ISBN : 978-2-228-93666-8

NOTE À L'INTENTION DES LECTEURS FRANÇAIS

Le volume que vous avez sous les yeux n'est pas une traduction littérale de l'édition anglaise du *Prix de l'effondrement*. Au lieu de reproduire ce texte dans tous ses atours universitaires, j'ai préféré le remanier pour en faire ce que j'appellerais une édition grand public, dans l'espoir de ne pas me contenter d'apporter une contribution à l'histoire de la Chine pendant le petit âge glaciaire, mais de retenir l'attention de lecteurs intéressés. Je me suis ainsi efforcé de condenser mon ouvrage en allégeant l'appareil académique, en supprimant les tableaux de statistiques, en élaguant les notes et en taillant dans les détails et les discussions secondaires qui ne présentent d'intérêt que pour les spécialistes, afin de libérer le flot narratif. Le résultat est un livre dont la longueur fait les deux tiers de la version anglaise. Je tiens à préciser qu'une grande partie du texte a été préservée presque sans modification, principalement dans le troisième chapitre. Je tiens aussi à souligner que l'élaboration de cette nouvelle version n'a rien sacrifié du matériau ni de l'argumentation d'origine. Je n'ai

renoncé à aucune idée importante, fait de compromis sur aucun contenu.

Je souhaite remercier Sophie Bajard, mon éditrice chez Payot, pour ses précieux conseils. Elle m'a aidé à réaliser cette édition grand public. Son vœu, que je partage, était d'aboutir à un ouvrage susceptible de toucher davantage de lecteurs que ne l'aurait fait un format plus universitaire. J'espère que j'ai atteint cet objectif et que vous, mes lecteurs, en serez les bénéficiaires.

PRÉFACE

Des prix et du climat

Nous vivons dans un monde qui semble aux prises avec des changements soudains et capricieux. Pour échapper à l'angoisse et au désarroi que ces transformations peuvent inspirer, nous nous disons que l'impermanence est la marque de la vie contemporaine et qu'elle nous distingue des univers plus simples de nos ancêtres. La rapidité et l'ampleur du dérèglement climatique, l'inflation monétaire et l'ambition politique dévorante de la dernière décennie ont provoqué un bouleversement plus grand que n'en ont connu même les plus âgés d'entre nous. Bien peu de choses pourtant nous permettent d'affirmer avec une telle assurance que les fluctuations actuelles éclipsent toutes celles du passé. Nos prédécesseurs ont en effet vécu des temps où ils ont été privés des conditions mêmes de la survie et de la dignité d'une existence décente. Ce livre a pour sujet l'un de ces épisodes : il est consacré à la Chine du début des années 1640, à un moment où un refroidissement climatique massif, une pandémie et une invasion militaire firent des millions de morts.

Les événements du début des années 1640 constituent une phase de la longue période mondiale de baisse des températures que l'on appelle le petit âge glaciaire[1]. Les historiens du climat qui ont travaillé à partir de données européennes en ont d'abord daté le début aux années 1580, durant lesquelles un temps nettement plus froid régna sur l'Europe. On s'accorde aujourd'hui à penser que cet épisode de refroidissement et d'instabilité thermique commença vers le début du XIVe siècle et se poursuivit jusqu'au milieu du XIXe. Mais ce que tous n'ont pas encore pleinement admis est que ce phénomène s'étendit bien au-delà de la région de l'Atlantique nord. Certains défendent encore l'idée que « le petit âge glaciaire n'a pas été mondial », bien que le journaliste scientifique qui a employé cette formule dans un article de 2019 ait ainsi cherché à insister sur sa différence avec le changement climatique actuel[2].

Les témoignages présentés dans cet ouvrage réfutent cette perspective eurocentrique. Comme je l'affirmerai, on ne peut comprendre les crises récurrentes de la production céréalière sous la dynastie Ming en dehors du contexte d'un petit âge glaciaire aux effets mondiaux. Les histoires climatiques de l'Europe et de la Chine fusionnent de façon frappante à la fin des années 1630, au moment où ces deux régions sont plongées dans un épisode de grand froid, inaugurant le « minimum de Maunder », ainsi nommé en hommage aux astronomes Annie et Walter Maunder qui ont avancé l'hypothèse d'un lien entre les températures de la Terre et une diminution de l'activité des taches solaires, période qu'ils ont datée de 1645 à 1715.

Comme nous le verrons, cette crise précipita l'effondrement du Grand État Ming (1368-1644) pour donner son titre officiel à cette dynastie de la famille Zhu[3]. Les Ming avaient survécu avec une stabilité et une longévité raisonnables à presque trois siècles de petit âge glaciaire. Bien que le climat n'en soit pas entièrement responsable, la chute de cette dynastie ne saurait s'expliquer sans lui et sans les réactions humaines qu'il provoqua. Les gouvernants réagirent, mais les mesures qu'ils prirent furent réduites à néant par l'ampleur du marasme économique des années 1630 et 1640. L'histoire que je raconte ici ne sera pas celle des désordres politiques et des conflits militaires qui entraînèrent le suicide du dernier empereur Ming et l'invasion mandchoue de 1644, une histoire bien connue des spécialistes de cette dynastie[4]. Je présenterai au contraire sa chute comme le terme d'une série de crises de subsistance qui s'étalèrent sur deux siècles et entraînèrent le peuple des Ming vers un chaos dans lequel il ne pouvait que voir un fléau du Ciel. En racontant cette histoire différemment, je laisse largement à l'écart les événements politiques, les luttes de factions et les incursions armées transfrontalières qui dominent d'ordinaire le récit de l'effondrement des Ming, pour me concentrer au contraire sur des données si ordinaires que nous n'en tenons généralement pas compte : les prix.

De par ma formation, je ne suis pas un historien des prix, pas plus, du reste, qu'un historien du climat[5]. Si ces domaines m'ont attiré en cette dernière étape d'une carrière consacrée à l'analyse des transformations historiques de la Chine depuis le XIIIe siècle, c'est parce que mes préoccupations ont évolué et m'ont amené à tenter

de comprendre cette région du monde en la situant dans un contexte plus vaste qu'elle-même, ce qui n'était pas très à la mode au moment où j'ai commencé mes études. Les recherches sur l'histoire des prix et l'histoire climatique démarraient en effet à peine dans les années 1970, quand je me suis engagé dans un troisième cycle universitaire. On pourrait attribuer les débuts de l'histoire des prix en Chine à l'un de mes mentors de doctorat à l'université Harvard, Yang Lien-sheng, bien que, dans les faits, les prix n'aient jamais été pour nous un sujet de conversation ni d'étude. En publiant en 1952 *Money and Credit in China,* accompagné du sous-titre désarmant *A Short History* (« Une brève histoire »), le professeur Yang nous a offert le premier ouvrage solide en langue anglaise consacré à l'argent et au crédit. Plutôt que d'aborder l'argent sous l'angle de la numismatique comme l'avaient fait de précédents travaux, il s'intéressa au rôle qu'il jouait dans l'économie et les finances publiques. Même si sa conclusion – « le développement limité de l'argent et du crédit reflète la nature de la Chine traditionnelle » – paraît aujourd'hui excessive dans ses prétentions culturelles et inutilement pessimiste dans son évaluation de la capacité financière chinoise, c'était un début[6]. Élaborant ses conclusions à la lumière de l'expérience européenne, le professeur Yang a accordé une certaine priorité théorique à une lecture européenne de l'argent et du crédit. Néanmoins, sa conviction qu'une méthodologie commune permettrait de rassembler la Chine et l'Europe dans un cadre unique s'écartait avec bonheur de la tendance habituelle qui faisait de la première une exception par rapport aux autres pays. Si son ouvrage ne contient que peu d'informations sur la question des prix,

c'est parce que le professeur Yang se penchait davantage sur l'argent comme moyen de comptabilité que sur les échanges concrets qu'il autorisait. Son objet d'étude était l'argent au sens institutionnel, et non ce qu'il permettait d'acheter.

À l'époque de cette publication, Peng Xingwei, un banquier de Shanghai de neuf ans son aîné, travaillait sur son *magnum opus* intitulé *Zhongguo huobi shi* (« Une histoire monétaire de la Chine »). Cette étude exhaustive, éditée en 1954, reste le manuel de base de tous les étudiants qui s'engagent dans ce domaine et continue à être citée. Au lieu de se concentrer comme l'avait fait Yang sur les finances publiques, Peng s'appuyait sur des études numismatiques pour aborder la question des prix[7]. Il voyait dans ces derniers des données permettant de reconstituer et d'évaluer la valeur changeante de l'argent bien plus que des indicateurs de l'expérience qu'avaient les gens de ce que nous appelons l'économie. Du point de vue de Peng, les prix étaient fonction de la valeur de l'argent et n'avaient pas, en soi, de valeur indépendante. Ce qui m'intéresse, au contraire, c'est de comprendre la place qu'occupaient les prix dans les calculs et les stratégies de ceux qui devaient les payer. L'histoire de la monnaie et celle des prix sont des sujets d'étude distincts mais complémentaires, destinés à produire des aperçus différents.

Mon introduction à l'histoire des prix, bien que je n'en aie pas eu conscience sur le moment, aurait dû s'effectuer à l'université de Tokyo où je me suis rendu en 1979 pour faire des recherches dans le cadre d'une thèse. Parmi les plaisirs que me valurent ces deux années figure l'amitié d'une jeune chercheuse, Nakayama Mio, qui prit le

nom marital de Kishimoto. L'année de notre rencontre, Nakayama publia deux remarquables articles sur l'histoire des prix au XVIIe siècle, l'un en japonais sur les prix des produits de base dans la région du Yangzi inférieur, l'autre en anglais sur les prix des céréales dans la même région et à la même époque[8]. Distrait par mes propres sujets de recherche, je n'ai pas lu ces études majeures sur le moment et j'étais loin d'imaginer que j'allais marcher sur ses traces bien des décennies plus tard.

Les prix n'ont pas véritablement retenu mon attention jusqu'aux années 1990, durant lesquelles Denis Twitchett m'a invité à écrire une contribution sur le commerce des Ming pour la *Cambridge History of China*. J'avais l'intention d'inclure dans ce texte des informations à leur sujet, mais j'ai trouvé trop peu de documents à exploiter. Les années 1990 n'en ont pas moins été une bonne décennie car tout le groupe d'historiens de la Chine auquel j'appartenais a commencé à orienter ses recherches vers une histoire mondiale comparative et connectée. En 1998, André Gunder Frank, théoricien du sous-développement, a jeté un pavé chinois dans la mare européenne avec son ouvrage polémique et stimulant *ReOrient*, mettant les historiens au défi de reconnaître leur « incapacité répandue à adopter une approche globale holistique », de renoncer à l'eurocentrisme des modèles existants et de penser à partir de la perspective asiatique[9]. La présence de Gunder parmi les auditeurs de mon séminaire de doctorat à l'université de Toronto a donné à cette sommation un caractère encore plus personnel et immédiat. Son argument central était le rôle que jouait l'argent métal en associant les systèmes de commerce régionaux dans un réseau mondial d'échanges de produits, modéré par les

prix. Les Espagnols contrôlaient l'exploitation minière de l'argent d'Amérique. Les Chinois produisaient des textiles et des porcelaines d'une qualité sans égale et à des prix extrêmement bas, tandis que les commerçants du monde entier se chargeaient de faciliter les échanges. Le modèle de Gunder était d'une ambition rafraîchissante et d'une simplicité convaincante, et bien qu'on lui ait reproché depuis de simplifier un réseau de relations plus complexe, ce fut un cri de ralliement pour ceux qui souhaitaient replacer la Chine dans une histoire plus globale et plus connectée.

Dans ce contexte, un ensemble de quatre ouvrages publiés à la fin du millénaire ont amorcé cette réorientation : *Fountain of Fortune* de Richard von Glahn, *China Transformed* de R. Bin Wong, mon propre ouvrage intitulé *The Confusions of Pleasure* et *The Great Divergence* (« Une grande divergence ») de Kenneth Pomeranz. Édités entre 1996 et 2000, ces quatre livres ont contribué à intégrer la Chine dans l'histoire mondiale en s'affranchissant des vieux européocentrismes. Nous n'avions pas examiné les prix de très près, mais nous nous posions des questions qui s'y rattachaient. Leur connaissance nous permettrait-elle de comparer les économies de la Chine et de l'Europe ? Des données sur les prix chinois nous aideraient-elles à déterminer quelle avait été l'influence de l'économie chinoise sur leur évolution au sein de l'économie mondiale ? Quel rôle avaient-ils joué dans la participation japonaise et européenne à des réseaux commerciaux ? Ou, pour être plus direct, les prix sous les Ming signifiaient-ils que les marchands blanchissaient le butin des conquistadors espagnols et des seigneurs de la guerre japonais quand ils échangeaient des produits

manufacturés contre le précieux métal ? Si nous n'avions pas de réponses, nous avions au moins des questions.

Ce qui m'a conduit vers cette histoire des prix est mon intérêt pour la culture de consommation et d'investissement social dans la Chine des Ming. Dès que j'ai eu trouvé ces chiffres, j'ai levé le nez des textes que je lisais et pris conscience que l'histoire de la consommation ne m'entraînait pas seulement vers l'histoire des prix, mais aussi vers celle du climat, car c'était dans les périodes de perturbations climatiques que les cours grimpaient et que les chroniqueurs songeaient à les consigner. Ce livre présente une synthèse de mes découvertes. Il constitue moins une histoire des prix sous les Ming qu'un exposé du rôle qu'ils ont joué en intervenant dans la relation entre le peuple chinois et le climat qui s'est retourné contre lui. Alors que la plupart des documents avaient été écrits et publiés par l'élite Ming, je me suis efforcé d'entrevoir les gens ordinaires afin de mieux comprendre les décisions qu'ils prenaient en achetant et en vendant leurs biens et leurs services, surtout dans ces moments où la Chine passait de la prospérité à la calamité.

Au cours des années que j'ai consacrées à l'étude des prix Ming, j'ai accumulé une dette immense à l'égard des élèves et des collègues qui ont soutenu mon travail. J'ai le plaisir de remercier mes anciens étudiants Dale Bender, Desmond Cheung, Lianbin Dai, Si-yen Fei, Yongling Lu, Tim Sedo, Frederik Vermote et Niping Yan d'avoir partagé avec moi la tâche fastidieuse consistant à dépouiller les sources Ming à la recherche de prix. Je remercie mes collègues Gregory Blue, Cynthia Brokaw, Jerry Brotton, Peter et Rosemary Grant, Robert Hegel, Geoffrey Parker, Bruce Rusk, Richard Unger, Pierre-Étienne Will et

Bin Wong de m'avoir transmis des données ou de m'avoir aidé à réfléchir sérieusement aux questions abordées dans ce livre. Je suis tout particulièrement reconnaissant à Richard von Glahn pour sa relecture consciencieuse du manuscrit final.

À une étape précoce de ce projet, j'ai obtenu un soutien financier de la John Simon Guggenheim Memorial Foundation. Certaines parties de ce livre ont été présentées aux Edwin O. Reischauer Lectures de l'université Harvard en 2010, suivies un peu plus tard la même année par une deuxième série de cours au Collège de France, à l'aimable invitation de Pierre-Étienne Will. Je remercie aussi Burkhard Schnepel, qui m'a convié en 2016 à mener des recherches sur les prix du commerce mondial à l'Institut Max Planck d'anthropologie sociale de Halle, et Dagmar Schäfer qui m'a accueilli trois ans plus tard comme professeur invité à l'Institut Max Planck d'histoire de la science de Berlin où, avec le concours de Shih-Pei Chen et de Calvin Yeh et d'un accès, grâce au projet LoGaRT (Local Gazetteers Research Tools), à des sources rendues disponibles *via* la Staatsbibliothek par le portail CrossAsia de Berlin, j'ai pu réaliser certaines analyses techniques qui n'auraient pas été à ma portée autrement.

Je souhaite mentionner avec une immense gratitude trois éditrices qui ont influencé ma carrière d'auteur et le présent ouvrage : Sophie Bajard, qui m'a suggéré d'écrire un livre sur l'histoire environnementale des Ming, même si le résultat n'a pas été exactement l'ouvrage auquel elle songeait ; Kathleen McDermott, dont la réaction d'une grande franchise à une version antérieure de ce texte m'a évité de publier un ouvrage que personne n'aurait eu

envie de lire, me mettant ainsi sur la voie de la rédaction du livre que j'avais réellement envie d'écrire ; et Priya Nelson, dont le soutien enthousiaste m'a offert un nouveau foyer éditorial à la Princeton University Press. Enfin, si la lecture de ce livre est agréable, c'est grâce à Fay Sims qui a manifesté l'intérêt et la patience indispensables pour assister à la lecture à haute voix de la version définitive de mon manuscrit et pour m'interrompre chaque fois que ma prose trébuchait.

1

Les *Mémoires* de Chen Qide

Les avertissements du Ciel

« Je suis né trop tard pour avoir été témoin de la gloire des empereurs fondateurs Hongwu et Yongle », à la tête de la dynastie Ming pendant les cinquante-sept premières années de sa domination (1368-1424), « ou pour avoir vu l'éclat des ères des empereurs Chenghua et Hongzhi », qui régnèrent dans la seconde moitié du XVe siècle (1465-1505). C'est sur cette note nostalgique que Chen Qide (prononcer Chun Chee-douh) revient sur ce temps révolu à la fin de sa vie, songeant au monde qu'il a perdu. Ne pas avoir vécu sous les règnes de célèbres empereurs de ce lointain passé Ming était sûrement parmi les moindres de ses regrets, mais c'est sur ce sentiment qu'il ouvre le récit consacré à ce qu'on appelle la fête des fantômes – le quinzième jour du septième mois lunaire – de la quatorzième année de l'ère de l'empereur Chongzhen, c'est-à-dire le 11 août 1641 de notre calendrier. Il s'agissait du premier des deux textes qu'il rédigerait cette année-là et la suivante pour décrire avec

des détails saisissants le complet effondrement de son univers.

Le monde dont il observa ainsi la débâcle était Tongxiang, son comté natal situé sur le delta du Yangzi, à une centaine de kilomètres au sud-ouest de Shanghai. Chen était un enseignant qui n'avait rien accompli de remarquable et serait aujourd'hui complètement oublié sans les deux chroniques dans lesquelles il retrace les souffrances de ceux qui vécurent les pires années de désastre de la dynastie Ming. Que ses souvenirs aient survécu est déjà remarquable en soi. Ils ne furent imprimés qu'en 1813, date à laquelle un historien local les ajouta à un mince volume de conseils de vie éthique rédigés par Chen, intitulé *Chuixun puyu (Simples mots transmis pour instruire)*[1]. À ma connaissance, il n'existe aujourd'hui qu'un exemplaire de *Simples mots*, conservé à la bibliothèque de Nanjing. Si les historiens connaissent ces deux textes, c'est parce que le rédacteur de l'édition de 1877 de la monographie de Tongxiang, une chronique des affaires du comté, les ajouta à sa chronologie des événements locaux. C'est grâce à des fils aussi ténus que le récit du début des années 1640 laissé par Chen a traversé quatre siècles pour trouver place dans cet ouvrage et en influencer le ton et le contenu.

Ayant ouvert son récit sur cette expression plutôt conventionnelle de respect pour la grandeur des générations passées d'empereurs Ming, Chen Qide quitte le registre du regret abstrait pour céder à une nostalgie personnelle. « Mes souvenirs ne remontent qu'aux premières années de l'ère Wanli [1573-1620], alors que je n'étais qu'un petit garçon et que les récoltes étaient abondantes et le peuple prospère. » De Chen Qide lui-même,

nous ne savons que ce qu'il nous révèle dans ses écrits, ce qui nous oblige à nous appuyer sur des indices aussi minces que ce commentaire pour déduire qu'il naquit probablement autour de 1570. Il évoque brièvement sa vie de famille dans un court texte de *Simples mots* intitulé « Les Dix fondements de ma vie heureuse[2] ». Il s'y réjouit de la chance qui l'a fait naître dans la plus élevée des « quatre catégories » traditionnelles (propriétaires fonciers, agriculteurs, artisans et marchands, par ordre de prestige décroissant) et lui a permis de grandir dans « une famille qui labourait et lisait », c'est-à-dire une famille rurale éduquée de richesse moyenne, ce que les historiens des Ming appellent la petite noblesse locale. Ces privilèges l'encouragèrent à croire que « le monde était vaste et sans limites ». Comme d'autres jeunes nobles, Chen étudia avec assiduité dans l'espoir d'accéder à la gloire attachée à la réussite des examens d'entrée dans la fonction publique et d'être ainsi appelé à servir l'État. Mais il eut beau se présenter aux examens à trois reprises entre 20 et 30 ans, il ne fut jamais admis. À 30 ans, il renonça à cette ambition et décida de poursuivre sa vie, embrassant une carrière d'enseignant qu'il mena avec satisfaction durant les vingt-cinq années suivantes. Chen était donc un membre responsable d'une modeste famille instruite, confortablement implantée aux échelons inférieurs de l'élite du comté.

Pour prouver l'abondance qui régnait sous Wanli, Chen avance l'argument qu'il juge le plus convaincant : « Un boisseau de riz ne coûtait que 3 ou 4 centimes. » Le mot qu'il emploie pour désigner le riz est le terme générique *mi*, qui signifie « amande » ou « graine ». Dans le delta du Yangzi, *mi* qualifiait généralement le riz,

la céréale que les habitants du Sud préféraient au millet ou au blé de ceux du Nord. Chen estime le prix du riz en employant une unité de volume appelée un *dou,* littéralement une louche ou un seau, plus ou moins équivalent à un boisseau, c'est-à-dire 10 litres. La monnaie qu'il mentionne est la petite unité d'argent ordinaire, le *fen*, qui signifie « un centième », en l'occurrence un centième de la monnaie d'argent appelé tael. Un tael d'argent pesait 1,3 once, soit 37,3 grammes – approximativement le poids d'un crayon. Pour traduire *fen*, je choisis « centime », dont le sens littéral est précisément un centième, dans notre cas d'un euro, dans le leur d'un tael (on trouvera un tableau des unités de mesure chinoises en fin d'ouvrage). Un centime d'argent Ming ne pesait qu'un tiers de gramme, mais ce n'était pas une somme négligeable. Quand Chen était enfant, elle permettait d'acheter 3,5 litres de riz, de quoi nourrir un adulte pendant quatre jours[3].

Avec des prix aussi bas, la prospérité était à la portée de tous ; c'est du moins ce que Chen aimait à penser. Personne n'avait à s'inquiéter d'avoir assez à manger. « Si quelqu'un cherchait à faire un achat et à le payer en grains, le marchand faisait la fine bouche, remarquait Chen. Quant aux haricots et au blé, les gens les jetaient car ils n'étaient bons qu'à nourrir les bœufs et les porcs. Vous pouviez aller de maison en maison, tout le monde avait du poisson frais et les meilleures pièces de viande en suffisance. Les gens supposaient que cette prospérité durerait à jamais. » Sachant que le désastre approchait, Chen nuance alors l'image d'une vie facile en rappelant que si pareille prospérité contribuait au bien-être, elle risquait d'engendrer aussi un relâchement

moral. « Comment pouvions-nous savoir que le cœur des hommes céderait à la débauche et que le Ciel désapprouverait cette surabondance ? En un clin d'œil, l'année *wuzi* [1588] arriva. Des pluies torrentielles s'abattirent, transformant tout en un vaste bourbier. Au cours de l'année *sichou* [1589] qui suivit, la terre fut desséchée sur des centaines de kilomètres. Pendant deux mois, il n'y eut pas une cuillerée d'eau dans les rivières, rien que des herbes fétides. »

La mémoire de Chen Qide est d'une remarquable précision. Les années 1588-1589 furent marquées par d'importantes catastrophes naturelles, d'abord des averses incessantes puis une terrible sécheresse. En bon moraliste confucéen, la seule explication qu'il pouvait trouver à cette double vague de désastres était la faiblesse humaine. Selon lui, l'abondance des premières années du règne de Wanli avait bloqué la boussole morale de la population. La pluie et l'aridité n'étaient pas de simples catastrophes naturelles : c'étaient des avertissements du Ciel.

Chen revient au prix du riz pour donner la mesure de cette mise en garde : « En ce temps-là, si vous parveniez à rassembler un picul [10 boisseaux] de grain, vous en obteniez 1,6 tael d'argent. Le prix du grain monta en flèche et resta élevé pendant des mois d'affilée. On n'apercevait pas une tige d'herbe dans les champs, pas un lambeau d'écorce aux arbres. Les fugitifs encombraient les routes, et les cadavres jonchaient les rues. » Poussé à 16 centimes le boisseau, le prix du riz était quatre à cinq fois supérieur à ce qu'il avait été. À ce tarif, les pauvres se contentaient des substituts qu'ils pouvaient arracher au

monde naturel qui les entourait, de l'herbe à l'écorce des arbres. Le désordre social ne tarda pas à s'ensuivre.

Après avoir relaté la catastrophe de 1589, Chen passe aux années 1620, où, sous le régime indécis de l'empereur Tianqi (r. 1621-1627), l'ascension de la faction des eunuques entraîna le régime Ming dans une crise de pouvoir, au grand désarroi des élites politiques comme des moralistes. Chen décrit brièvement la confusion qui régna alors, la présentant comme un nouvel avertissement du Ciel, avant de passer à ce qui avait été son objectif premier, le récit des ultimes années du règne de l'empereur Chongzhen (r.1628-1644), le dernier souverain Ming.

« Quand arriva la treizième année de l'ère Chongzhen [1640], de fortes pluies s'abattirent pendant des semaines et des mois consécutifs. La crue des eaux fut d'au moins un demi-mètre supérieure à celle de l'année *wuzi* de l'ère Wanli [1588]. Dans toutes les directions, tout n'était plus qu'un immense marécage. Les bateliers faisaient avancer leurs barques à la perche parmi les lits et les divans, tandis que les poissons et les crevettes nageaient au milieu des puits et des poêles. Ceux dont les maisons avaient des étages s'y réfugiaient, alors que d'autres grimpaient sur leurs toits ou gagnaient des terrasses. Chacun s'éveillait le matin en se demandant s'il serait encore vivant le soir. »

Une fois encore, Chen recourt au prix du riz pour quantifier le désastre et retracer son cours. « Le prix du grain dépassa d'abord 1 tael par hectolitre [10 boisseaux] et s'éleva progressivement à plus de 2 taels. Lorsque les eaux refluèrent, les fermiers du Wuxing [le comté voisin au nord-ouest] écumèrent les champs de

Jiaxing [la préfecture dont Tongxiang était un comté] à la recherche de pousses, se battant pour elles comme si c'étaient des denrées rares. Cela se poursuivit jusqu'à la fin du septième mois [début septembre] où ils repartirent en formant une ligne de barques ininterrompue. » Chen passe ici du registre décimal du boisseau (10 litres) au picul, approximativement l'équivalent d'un hectolitre (100 litres). Si l'on divise par dix le prix du picul pour obtenir celui du boisseau, on arrive pour 1640 d'abord à 10 centimes le boisseau, puis à 20.

Comme en 1588-1589, les inondations furent suivies d'une sécheresse un an plus tard. Celle de 1641 fut si grave que les cours d'eau étaient à sec et que les prix repartirent à la hausse. « Le prix d'un hectolitre de grain passa de 2 à 3 taels. Les gens de la campagne devaient payer 40 centimes d'argent pour un seul boisseau. Bien que la récolte de blé de printemps ait été deux fois plus importante que les années précédentes, elle ne fut pas suffisante pour nourrir tout le monde. Certains mangeaient la balle, d'autres mâchaient du son, d'autres encore dégustaient des herbes et l'écorce des arbres en guise de dîner et mangeaient la balle en apéritif. »

La conséquence économique de ces prix fut la fermeture des marchés. « Une famille respectable capable de servir à chacun de ses membres deux repas de gruau de farine par jour pouvait s'estimer heureuse, alors que la grande majorité devait se contenter d'un seul repas. » Les répercussions sociales furent dramatiques. « Les maris abandonnaient leurs femmes, et les pères abandonnaient leurs fils, tout le monde s'enfuyait ailleurs dans l'espoir de survivre. Les objets utiles s'accumulaient sur les marchés faute d'acheteurs, car ceux qui auraient pu en avoir

l'usage s'éloignaient dès qu'ils en apprenaient le prix. Quant aux œuvres d'art et aux belles curiosités, personne ne se donnait même la peine de s'arrêter pour demander combien elles coûtaient. Oh ! la pauvreté du peuple était extrême. »

Les prêteurs eux-mêmes fermèrent boutique car personne n'avait plus rien à mettre en gage. Les fermiers qui avaient encore la force de travailler s'adonnaient aux plantations, mais aussitôt les criquets s'abattaient sur les champs, dévorant toutes les jeunes pousses. Les ruisseaux étaient à sec et il n'y avait pas d'eau pour remplir des seaux et arroser les champs. Puis une épidémie, probablement la peste, se répandit dans la population, touchant 50 à 60 % des maisonnées. Bien des gens « allèrent au bois », comme l'écrit Chen pour désigner les cercueils. « Ceux qui n'avaient pas de bois étaient pleurés par les mouches. »

Chen revient ensuite à la question des prix, passant du riz à d'autres denrées alimentaires pour bien montrer qu'elles ne cessaient d'augmenter et atteignaient des montants encore plus inconcevables. « Il n'y avait pas un article quotidien dont le prix n'ait pas été multiplié plusieurs fois par rapport à ce qu'il avait été auparavant. Les poules et les oies pondeuses valaient quatre à cinq fois plus qu'avant. Le soja lui-même ne s'achetait pas à moins de quelques douzaines de *wén*. »

Le soja étant la seule source de protéines trop bon marché pour que ses prix soient indiqués en argent, Chen donne sa valeur en *wén,* les minces pièces en bronze percées d'un trou au milieu qui servaient aux menus achats. Au début de l'ère Ming, 1 000 *wén* étaient censés correspondre à 1 tael d'argent, mais le cuivre qui entrait dans la

composition du bronze prit immédiatement de la valeur par rapport à l'argent et le taux de change se situa finalement autour de 700 *wén* le tael. Sept *wén* équivalaient donc à 1 centime d'argent.

Un *wén* ne représentait pas une grosse somme : il permettait d'acheter un bloc de tofu, une feuille de papier à écrire ordinaire, deux paires de baguettes ou une livre de charbon[4]. Les plus pauvres surveillaient leurs *wén* de près, alors que les riches ne s'arrêtaient même pas pour en ramasser un par terre – sinon pour souligner la différence entre des profits insignifiants et les vraies valeurs. Apercevant un jour un *wén* tombé devant son portail, Li Fang, un éminent membre de la plus riche famille de Jiaxing, passa devant sans y prêter attention. Un peu plus tard pourtant, il se dit que cette pièce avait quelque chose de bizarre. Revenant sur ses pas, il découvrit que quelqu'un d'autre l'avait ramassée. Li envoya un serviteur sur les pas de celui qui l'avait prise, car il soupçonnait que c'était une « mauvaise pièce », une contrefaçon fondue dans un alliage sans valeur. Quand le serviteur retrouva l'homme en question, Li proposa de lui échanger cette pièce contre une de ses bonnes pièces de bronze. Se soucier de la valeur financière d'une unique pièce de bronze devint une expression toute faite, surtout utilisée par les étrangers pour exprimer le mépris qu'inspiraient ceux qui étaient obsédés par l'argent[5]. Un moine bouddhiste qui se respectait se devait de refuser l'aumône d'une pièce et de n'en accepter pas moins d'une douzaine[6]. En 1641, un seul bloc de tofu coûtait plusieurs dizaines de pièces, ce qui montre bien la quasi-inutilité d'un unique *wén* pendant la famine.

Avec des prix pareils, tout ce qui vivait était mangé. « Par conséquent, écrit encore Chen Qide, une famille de huit, incapable de se nourrir, appréciait la nourriture qu'on donnait aux porcs. Les familles moyennes ne pouvaient pas se permettre d'élever un cochon, car les truies reproductrices avaient été vendues depuis longtemps pour faire face aux dépenses. Auparavant, un porc à cuire en ragoût pouvait atteindre 1 tael d'argent entier, mais à présent la tête du cochon coûtait à elle seule 0,8 ou 0,9 tael. Aussi, alors qu'autrefois on était constamment accompagné de la cacophonie de poulets et de chiens, on ne les entendait plus qu'au marché, et encore, seulement si l'on écoutait attentivement. » Chen conclut ses Mémoires de 1641 en demandant à ses lecteurs de ne pas tenir son essai pour « les divagations confuses d'un vieillard ». Ils devaient s'estimer heureux d'avoir survécu à des temps effroyables, mais ne devaient pas oublier les pertes et les souffrances et faire comme s'il ne s'était rien passé de terrible, ce qui était exactement ce dont la plupart des gens avaient envie.

Ce n'était pourtant pas la fin de l'adversité. Au moment de la fête des fantômes de 1641, quand Chen reposa sa plume, il ne pouvait pas se douter que le pire était encore à venir. Un an et un mois plus tard, à l'occasion de la fête de la mi-automne, c'est-à-dire le 19 septembre 1642, il reprit son récit là où il l'avait interrompu l'année précédente. Il commence par la grave pénurie de riz qui marqua l'arrivée de l'hiver. « Durant tout ce temps, il n'y eut pas de riz à acheter au marché. » Ce n'est pas que les prix étaient trop élevés, c'est qu'en l'absence de grain, il n'y avait pas de prix du tout. « Même si un marchand avait du grain, les gens passaient sans demander combien il coûtait. Les riches en étaient réduits à quémander des